

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 73 (1985)

Heft: [12]

Rubrik: Dossier : littérature féminine d'Outre-Sarine

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LITTÉRATURE FÉMININE D'OUTRE-SARINE

L'ÉCRITURE EST POLITIQUE

La littérature féminine suisse alémanique existe, bien qu'on la connaisse peu en Suisse romande. Elle est même en pleine floraison : depuis 1975, chaque année a vu la publication d'un premier ouvrage qui s'est imposé, plusieurs écrits par des femmes relativement jeunes. C'est là un phénomène nouveau. On peut l'attribuer au fait qu'à partir des années 1970, les femmes se sont senties accéder à la maturité (politique), au droit de parole, à la pleine dignité.

Plusieurs femmes écrivains suisses ont participé au Congrès international de femmes artistes à Vienne en 1984. Pro Helvetia, qui avait subventionné cette participation, vient de soutenir la publication d'une anthologie* d'une trentaine de textes signés par une vingtaine de femmes auteurs. Chacune est présentée par quelques notes biographiques et une bibliographie, et en quelques lignes chacune expose ce qui la pousse à écrire. Une intéressante introduction est signée Elisabeth Pulver. L'anthologie indique encore les noms et la bibliographie d'une vingtaine de femmes n'y ayant pas trouvé place.

Si complet que soit cet effort pour introduire à la littérature féminine contemporaine, il ne permet pas de faire une synthèse, et encore moins un portrait-robot des femmes qui écrivent : elles sont trop individualistes et différentes : l'une est actrice, l'autre moniale... Mais on peut fixer quelques points de repère.

Les textes proposés sont des textes littéraires. Prose ou poésie, ils ne traitent pas de thèmes féministes ni même la plupart du temps de problèmes féminins. S'ils sont tout de même féministes, c'est parce que les auteurs sont des femmes, elles essaient de se situer par rapport à leur langue, leur patrie, leur histoire, le pouvoir. Derrière la plupart des textes, il y a sinon rejet, du moins distance à l'égard de la société. Il y a un regard de femme sur une société encore masculine dans son inspiration et ses manifestations, un côté « politique » au sens large du terme.

Comme le dit Elisabeth Pulver dans son introduction : « On ne peut guère définir

une esthétique nouvelle ou une vision du monde (Weltanschauung) féminine. En revanche, on peut esquisser un programme qui débouche sur l'ouverture, un plan qui réserve la flexibilité, un manifeste en faveur de l'insécurité. Ouverture, flexibilité, insécurité. Ce n'est pas la même chose que la « faiblesse » féminine d'autrefois. Elles ont leur propre force, leur propre détermination. »

Les problèmes de langue et de communication apparaissent fréquemment. Ce n'est pas surprenant : non seulement nos auteurs sont des femmes, mais elles sont suisses. Elles écrivent dans une langue qui n'est pas leur langue « maternelle », celle de leur petite enfance, de leur vie intérieure. « Dans quelle langue hors la sienne peut-on être silencieux ? » se demande une fillette (Margrit Baur).

Elles refusent de s'enfermer dans un ghetto linguistique ou une esthétique fé-

minine. Elles posent des questions plutôt qu'elles n'apportent des réponses, elles interpellent le lecteur plus qu'elles ne le rassurent.

Faire œuvre littéraire, c'est un moyen de poursuivre la recherche de son identité, d'approfondir la relation de soi-même à soi-même, à ses racines. « La littérature est indispensable parce qu'elle est un instrument pour explorer notre réalité. » (Gertrud Leutenegger).

Cette exploration n'est pas gratuite. Elle est une étape sur la voie de la recherche de la paix, un autre thème fréquent chez nos femmes auteurs : « Comment pourrait-il y avoir la paix entre eux deux s'il n'y a pas de paix entre moi et moi ? » (Erika Burkart).

Perle Bugnion-Secretan

* Zwischenzeilen, Zytglogge Verlag - 3073 Gümligen

ET POURTANT, ELLES EDITENT...

Oui, même en Suisse, ça existe, l'édition féministe, même si elle est modeste et peu connue. Elle est assurée par des femmes qui travaillent, toutes les deux à Zurich, dans un isolement étonnant. L'une de ces entreprises appartient à la génération du premier mouvement des femmes : il s'agit de la maison d'édition ALA, de Bertha Rahm ; l'autre, la maison

ROF, a été fondée en 1976 par une jeune journaliste juive, Ruth Mayer.

Berta Rahm a le mérite d'avoir publié essentiellement des textes historiques, telles que des rééditions de Mary Wollstonecraft, Flora Tristan, Hedwig Dohm et Amalia Holst. Elle a écrit elle-même une biographie de Flora Tristan. Une série originale d'une cinquantaine de portraits de femmes a paru sous forme de cartes postales (en vente à Fr. -.50 par pièce).

Ruth Mayer, quant à elle, a édité entre 1977 et 1982 quatre anthologies de textes récents de femmes. En 1979 furent publiés ses aphorismes illustrés de gravures, et en 1984 une présentation passionnante des femmes révolutionnaires françaises par Salomé Kestenholz.

Bertha Rahm et Ruth Mayer ont été présentées dans le Bulletin N°1, août 1985, de l'Association suisse « Femmes, féminisme et recherche ». — (amk)

ALA-Verlag, Klosbachstrasse 46, 8032 Zurich.

Editions ROF, Postfach 116, 8029 Zurich.

Une carte publiée par la maison d'édition ALA : le portrait de Meta de Salis.



PARLER A MOTS OUVERTS

Nous publions ci-dessous quelques extraits des textes parus dans l'anthologie « Zwischenzeilen » (cf. ci-dessus). La traduction est de Perle Bugnion-Secretan.

MARGRIT VON DACH

« Je me pose simplement des questions, dit la femme.

Il n'y a pas de questions à se poser, répond l'assistant.

Je me pose quand même des questions. »

(Extrait de : Geschichten vom Fraülein. Ein Wörter - Buch - Verlag Sauerländer, Aarau, 1982).



Photo Francis Siegfried, Bienne

ELISABETH MEYLAN

« A vingt ans, je voulais faire des choses qu'on puisse voir et tenir. Je voulais tordre du fer, tailler des pierres. Je m'attaquais avec le ciseau et le marteau à de puissants blocs de granit. Et en même temps, je voulais saisir tout ce qui m'entourait par le dessin et la peinture : les allées et venues des passants, avec leurs visages et leurs expressions, les variations du jour éternellement changeant. Mais les journées étaient trop courtes pour toutes mes entreprises, et les nuits n'y suffisaient pas. On les passait entre amis à discuter Pollock, Tobey, le Modern Jazz Quartett, Sartre, Hiroshima

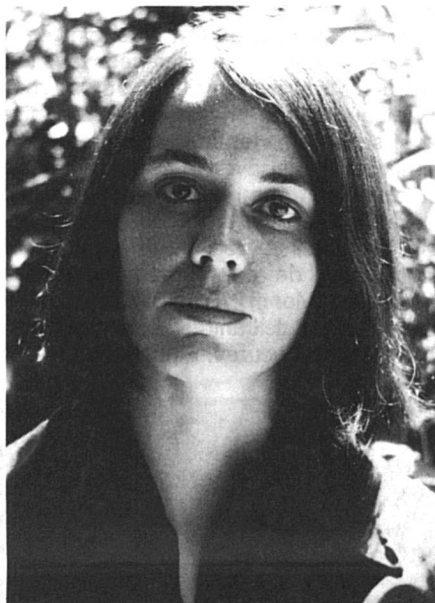


Photo Die Arche, Zurich

mon amour, Orfeu Negro. Peut-être vaudrait-il mieux que j'écrive, laissai-je un jour tomber pensivement dans la conversation.

Allons donc ! rispostèrent les autres, tu pourras toujours écrire plus tard. Quand tu sera vieille. Ou si tu es malade. »

« Ne plus courir après les mots, les laisser venir à moi, chacun avec sa figure unique. Des nuées de mots. Et quelque chose d'inattendu surviendra, le premier vers d'un poème, le début d'une histoire. J'aime les poèmes qui commencent comme les romans, avec des personnages qui entrent et sortent. Peut-être naîtra-t-il un poème sur la vie ou peut-être sur la mort. En ce moment, je crois que la vie va l'emporter. J'aimerais qu'il surgisse un poème léger, insouciant comme l'homme que je vois peindre l'entrée de sa maison couleur de ciel. J'aimerais y apparaître, moi aussi, écrivant sur ma machine, et les rideaux verts qui folâtraient dans un courant d'air. J'aimerais qu'on ne sente pas que ma phrase va s'achever. J'aimerais que mon poème reste grand ouvert... »

(Extrait de : Im Verlauf eines einzigen Tages, Arche Verlag, Zürich, 1978).

MARGRIT BAUR

« Qu'est-ce qui compte ? Que je sois assise ici et essaie toujours et encore d'arriver quelque part, en m'appuyant sur mes phrases comme sur une barrière ? Peut-être. Et même s'il est prouvé depuis longtemps qu'une barrière n'empêche pas de glisser dans l'abîme. Elle bouge à chacun de mes mouvements, mais je ne la lâche pas. Je ne connais rien de plus ferme.

S'il est exact que rien dans ma phrase n'indique que je suis une femme, cela me semble à moi aussi faire problème. Je n'ai pas d'explication satisfaisante, seulement un soupçon. Cela paraît tenir au fait que la langue dans laquelle j'écris est pour moi une langue étrangère. Plus encore ici que partout ailleurs, c'est un langage d'homme. Presque tout ce qui nous atteint en allemand est écrit par des hommes : journaux, discours, conférences, livres. Ils déterminent le modèle, et nous le suivons. Dans notre pays, l'élément féminin n'accède pas à la littérature (ist nicht literaturfähig). Nos mères et nos sœurs parlent en dialecte.

Il n'y a aucune raison d'attendre de moi des dispositions exceptionnelles d'intelligence ou de courage simplement parce que je suis écrivain. C'est une mystification de considérer l'écrivain comme un



Photo Béatrice Eppler

être à part, et je me réserve le droit de ne pas correspondre au mythe. Je suis écrivain, c'est une profession un peu spéciale, mais ce qu'on m'attribue de singulier ne dépasse pas ma table à écrire. Dès l'instant où je pose mon crayon, je veux être libre de l'obligation d'être un être à part. »

(Extrait de : Überleben. Eine unsystematische Ermittlung gegen die Not aller Tage. Suhrkamp Verlag, Frankfurt, 1981). ▽

MARIELLA MEHR : DE LA MISE A MORT

... « J'ai observé la corrida, hier, avec mes jumelles. Certaines scènes étaient si ridicules que j'en avais honte pour les acteurs. »



Le matador est debout devant le taureau, son habit de lumière déchiré de la hanche au talon, son caleçon visible pour tout un chacun. Il enfonce sa lame dans le front incliné du taureau. On l'applaudit, alors que, théâtral à l'excès, il simule le geste si masculin de percer, de vriller. C'est un défi qui est censé prouver son courage, il ne diminue en rien le risible de son débraillé. Mais c'est égal, le public applaudit frénétiquement, hurle de plaisir... Seul le taureau pleure. Les hommes lancent des plaisanteries obscènes. Le jeune homme en caleçon caresse finalement les boucles sur le front de la bête agonisante comme si c'était le vieux chien de la maison, puis retire de la blessure le poignard sanglant en affectant une incroyable arrogance. Trois Anglaises soupirent comme à l'approche de l'orgasme, d'autres femmes déchaînées se roulent en riant sur les bancs. Et le taureau pleure toujours.

Mais dans l'arène, la lumière juste avant sept heures est la plus belle du monde, une lumière dorée dont le taureau s'empare. Il s'en saouïle. Elle met la

Photo Milan Horacek, Hamburg, tirée de l'ouvrage Frauen der Welt, Verlag Neue Zürcher Zeitung.

dernière touche à la beauté de son corps admirable. Elle fait briller ses yeux de velours à travers les cils. Jusqu'au moment où il tente une attaque suicidaire pour sauver sa vie. Ce jeu élégant, cette lumière et ce mouvement au moment de l'attaque ont une poésie animale vécue au pouvoir érotique presque insoutenable. Qui sait ? La déesse a peut-être été amoureuse de ce taureau avant que l'homme (Mann) n'en fasse l'image monstrueuse de l'animalité, du terrestre, des forces obscures. » (...)

« Dans l'arène, le matador triomphe par l'élégance du combat ou par la précision passionnée avec laquelle il met à mort. J'en ai vu un récemment dont le combat n'avait ni beauté ni discipline, mais la mise à mort a été brillante, car ce qu'il aime, c'est de tuer. Il l'a fait avec l'exactitude d'un mathématicien, froidement, le visage de pierre. La froideur de ce visage m'a fait frissonner lorsqu'au moment de sa victoire il a obligé le taureau à mourir juste à ses pieds. Je ne pourrai plus regarder ce visage. » (...)



« Ce n'est pas par souci de la protection des animaux que je méprise la tauromachie. Mais à cause de cette chose banale qui se cache derrière la mise à mort, le fait que nous mettons l'autre à mort par pure angoisse devant notre propre mort, que nous avons depuis longtemps chassée de notre conscience. Certes, je n'ai pas vu tauréer le légendaire Manolete, ni Joselito, mais j'ai vu quelques-uns des grands d'aujourd'hui. Ils combattent d'une façon encore plus savante, plus réfléchie, plus artistique, mais leur combat n'est pas plus sacramentel que celui d'un apprenti qui, les genoux tremblants, pique une jeune vache. »*

Il y a aussi des femmes parmi les toréadors. Qu'est-ce qui les pousse à entrer dans l'arène, à pratiquer cet art masculin de tuer ? Mariella Mehr est allée à Madrid pour chercher une réponse à cette question. Elle nous raconte dans ce livre** ce qu'elle a vu, ce qu'elle a entendu, ce qu'elle a appris à détester et à aimer, ce qu'elle a commencé à percevoir de notre être et de notre histoire de femmes et d'hommes.

La forme du livre est éclatée. Des lettres adressées à un ami, des poésies, des chroniques d'un événement rituel, des références aux anciens mythes, tout cela s'entremêle et donne une composition brûlante, si brûlante que Marianne Pletscher, en guise d'épilogue, écrit : « Mariella, tu t'es presque détruite dans ce travail. J'aimerais moi aussi avoir assez de force pour pouvoir me détruire pour quelque chose... »

Ce qui consume, ce sont les questions essentielles sur notre relation d'occidentaux à la vie et à la mort. Une amie espagnole, un soir, parle de ses sentiments de toréador : « Il n'y a aucun autre endroit au monde où j'ai le sentiment de vivre vraiment. C'est le taureau qui me fait sentir mon corps, ma force et mon courage, et ce sont les odeurs de l'arène qui m'accompagnent journalièrement. Sans tout cela, je ne supporterais pas les contrariétés quotidiennes d'une vie de femme aujourd'hui. Je peux renoncer à un amant et à un lit conjugal ; mais jamais de la vie je ne renoncerai à ce sentiment de force que le « Toro » me donne, à ces

odeurs qui racontent ses exploits éternels. A l'extérieur de l'arène, je me sens comme un appendice. Mais dans l'arène, moi et le « Toro », nous formons un tout. C'est le danger qui nous fait devenir un tout, et le fait de surmonter la peur devant le « Toro » qui, en même temps, signifie le triomphe sur la peur devant nos propres instincts animaux »***

A cette voix espagnole répond la voix d'une femme suisse qui se souvient des mythes celtiques et minoens. Mariella Mehr perçoit dans le monde des toréadors la négation de la vie, la réduction à un seul pôle négatif d'un culte matriarcal ancien, où la vie et la mort, la déesse de la lune et le taureau étaient les deux pôles d'un tout. Elle persiste, dramatiquement, à chercher un taureau vivant dans un environnement qui ne désire qu'un taureau mort.

Elle répète à ses sœurs que « nous sommes nées de la lune et pourtant nous cherchons l'or liquide des dieux solaires ». Elle nous reconduit dans la Crète minoenne, qui aurait connu un ordre social matriarcal :

« Comme dans d'autres cultures matriarcales, la vache et le taureau y jouaient un rôle très important. Tous deux constituaient l'offrande pour la mère-terre. En son honneur avaient lieu des jeux au cours desquels la force et l'élan du taureau se mesuraient avec la force et l'élan des prêtresses, grandes et athlétiques. Dans ces jeux, en aucun cas, le taureau ne devait être blessé ni tué. Mais la prise de pouvoir destructrice par la Grèce et par la Rome patriarcale mit fin à ce jeu élégant qui se déroulait sans effusion de sang. Ainsi fut amorcée la destruction de la dernière culture matriarcale... Les prêtresses furent remplacées par des prêtres avides de pouvoir, et elles furent désirées uniquement comme prostituées du temple. A la culture agraire pacifique succéda une culture carnivore qui légitimait le sacrifice du taureau en l'honneur de dieux voraces... »

Le taureau et l'art de tuer... Il ne faut pas aller jusqu'en Espagne pour le rencontrer. Nous vivons dans un monde où l'art de tuer est à l'honneur, que ce soit sur les champs de bataille de la politique, dans les laboratoires de l'industrie de guerre, ou dans les ateliers de publicité où s'élabore le marketing de nos corps et de notre environnement. Dans ce monde cynique, le livre de Mariella Mehr rappelle que le temps de la vie et le temps de la mort sont indissociables.

Anne-Marie Käppeli

* Trad. Perle Bugnion-Secretan

** Das Licht Frau, Verlag Zytglogge, Bern, 1984

*** Trad. Anne-Marie Käppeli

